

tant que classe, et non pas comme quelque chose de durement conditionné et d'improprement organisé ; ils devraient amener un âge de grand essaimage hors de la ruche européenne... et protester par cet acte de liberté d'établissement, un acte de grand style, contre la machine, le capital et l'alternative qui les menace maintenant : *devoir* être soit l'esclave de l'Etat, soit l'esclave d'un parti révolutionnaire ! (4). En dehors de l'Europe, ce seraient les vertus de l'Europe qui voyageraient avec ces travailleurs et ce qui, sur la terre natale, commençait à dégénérer en malaise dangereux et un penchant criminel gagnerait au dehors un naturel sauvage et beau, et s'appellerait héroïsme... Peut-être aussi introduirait-on alors des *Chinois* : et ceux-ci amèneraient la façon de vivre et de penser qui convient à des fourmis travailleuses ».

Renan et Nietzsche eurent donc, très net et très catégorique, le sentiment que la condition du prolétaire moderne, dans notre civilisation occidentale, est devenue une véritable *impossibilité*, le capitalisme ayant réduit le travailleur à une sorte d'esclavage, que, seuls, des Chinois, race docile et à qui le sentiment de l'honneur est inconnu, pourraient supporter : ils comprirent très bien, tous deux, combien ce ravalement de la condition de nos travailleurs à celle d'esclaves, — eux qui, en vertu de tout l'héritage de notre civilisation christiano-classique, se sentent appelés à la vie noble, — crée à l'Europe une situation vraiment tragique et font du révolté un soldat qui s'ignore (le soldat d'une guerre nouvelle, cette guerre des classes enfin inaugurée, par un acte de grand style, comme dit Nietzsche, par la Russie des Soviets). Certes, ni Renan, ni Nietzsche, ne furent socialistes, et le socialisme même leur apparut toujours sous des aspects qui leur faisaient horreur ; on pourrait les définir des *aristocrates*, qui eurent une vision aiguë de la contradiction monstrueuse sur laquelle repose désormais la civilisation occidentale, civilisation d'origine noble, et qui condamne ses ouvriers à la situation d'esclaves — et d'esclaves dont la condition, sous beaucoup de rapports, est pire que celle de l'esclave antique ou du serf féodal. Et cette vision aiguë explique leur pessimisme amer ; — Renan, qui n'était pas, je le répète, une âme tragique, a fini sa carrière en dodelinant sa grosse tête et en promenant sur nos futilités son large sourire désenchanté et bonasse, le sourire de quelqu'un qui, avec une clairvoyance terrible, a vu à fond que nos agitations sont irrémédiablement vaines et ne détourneront pas le destin, c'est-à-dire cette catastrophe qui doit inévitablement frapper au cœur notre infatué monde moderne ; quant à Nietzsche, âme au contraire essentiellement tragique, le flambeau de sa raison a fini par vaciller dans la nuit... Ni l'un ni l'autre de ces deux grands esprits n'aperçurent dans le socialisme la possibilité du salut pour la civilisation occidentale ; ils ne virent en lui qu'un hideux et bas matérialisme, la dernière *conséquence* d'une démocratie niveleuse et dé-

pourvue de toute noblesse ; et le socialisme leur fit, disons-le encore, positivement horreur. Renan, cependant, ne put ignorer notre Proudhon, et le silence qu'il garde à son égard est vraiment singulier ; et cette remarque si juste et de si grande portée sur le caractère guerrier de tout *révolté* dans notre civilisation occidentale aurait pu l'amener à des conclusions voisines de celles où Sorel, dans ses *Réflexions sur la violence*, — Sorel qui a lu Renan de si près — est parvenu. On pourrait dire, en effet, que ce qui fait le fond du syndicalisme révolutionnaire, tel que Sorel en a ébauché splendidement la théorie, c'est le sentiment de l'honneur qui fait de l'ouvrier syndiqué un révolté et un soldat, — le soldat d'une guerre nouvelle, cette guerre de classes, héritière en quelque sorte de la guerre des Etats, et destinée à redonner à l'Europe cette *vie noble* qu'elle a perdue, depuis que l'ignoble ploutocratie bourgeoise a établi sur nos têtes asservies sa hideuse domination. Oui, dans cette Europe où la bourgeoisie, depuis la « grande guerre », a installé sa totale royauté, ayant vaincu les *derniers nobles*, je veux dire ces *Junhërs* prussiens si détestés de quiconque n'a dans la poitrine qu'une âme de marchand, d'intellectuel ou de politicien, les révolutionnaires représentent désormais la *noblesse de l'avenir* et constituent cette *pléiade*, cette constellation de *filis de roi* que M. de Gobineau, grand aristocrate lui aussi, et de naissance et d'esprit, avait rêvée par dessus la platitude écoeurante de notre monde bourgeois démocratique moderne...

**

« Quant aux hommes de l'école de M. Renan, qui *bafoient la croyance et insultent à l'esprit révolutionnaire*, ils sont nos ennemis à tous ; leur idéalisme n'est que corruption, *c'est la mort du droit comme de la piété...* » Je reprends ce jugement sévère de Proudhon, — de Proudhon, le plus grand moraliste du XIX^e siècle, et peut-être de tous les siècles, et qui, parlant au nom de la Révolution, rigoriste, comme je l'ai dit, de la Révolution, âme véritablement antique et toute romaine, âme d'airain, cœur noble et intelligence royale, avait le droit de condamner ainsi Renan, *mielleux renégat*. Proudhon rappelle Bossuet, l'athlète du catholicisme, et l'on pourrait dire qu'il est à Renan ce que Bossuet fut à Fénelon, le *quiétiste*. Il y a dans Renan, en effet, incontestablement, du Fénelon et du Rousseau, ces deux grands *femmelins*, comme disait Proudhon ; et Proudhon, intelligence toute virile, toute classique, ne pouvait aimer Renan, âme un peu fuyante et intelligence toute romantique. Mais creusons un peu cette opposition de Renan et de Proudhon — de Renan, le dernier grand penseur, en somme, de la bourgeoisie, et de Proudhon, héraut de la Révolution prolétarienne. Je notais plus haut le silence de Renan vis-à-vis de Proudhon, silence étonnant, mais, en dernière analyse, suggestif, significatif. Proudhon, c'est *l'homme du Droit* ; Renan, resté clerc essentiellement, c'est *l'homme de l'Idéal* ; et nous connaissons la théorie de Proudhon sur la décadence, qui vient toujours, selon lui, d'une subordination du droit à l'Idéal. « L'égoïsme empoisonneur, obscène et lâche, qui souille de son venin tout ce que les hommes respectent, soit à titre de droit et de vérité, soit à titre d'inspiration et de foi », c'est ainsi que Proudhon définit l'idéalisme. — *l'idéalisme* se produisant quand il y a scission du juste et de l'idéal, et *séduction* de l'homme par ce que l'Eglise appelle, elle aussi, « *les pompes de Satan*. » Le quiétisme d'un Fénelon inquiétait la ferme et droite raison, toute juridique, d'un Bossuet ; l'idéalisme d'un Renan révolte la raison non moins ferme, non moins solide, non moins droite, d'un

(4) « Comme en Russie, diront nos bons *dissidents* de tout acabit, où, en effet, le prolétariat russe s'est fait l'esclave du Parti bolchevik, qui l'a réduit à une servitude pire encore que la servitude capitaliste. » Je sais bien que Taine nous a démontré qu'en 1793, une poignée de Jacobins avait déjà réussi à terroriser la France, et l'on ne se fait pas faute de rapprocher nos *bolcheviks* des Jacobins ; ils ne sont, eux aussi, qu'une poignée et ils mènent la Russie au doigt et à l'œil ! Et tous nos *libérâtres* de se scandaliser ! Mais il s'agit, de voir pour bien apprécier l'œuvre de ces minorités audacieuses, à la volonté de fer, qui savent parfois *forcer* pour ainsi dire le cours de l'histoire, si elle n'est pas en définitive l'essor des libertés réelles que l'impuissance formaliste de tous nos *libertaires*.